



LA TOILETTE DE LA SEÑORA.

Qui certes, Señora, ce fidèle *Espejo*
Réfléchit à souhait toute votre élégance,
Et ce soir, à coup sûr, Don Diaz *el viejo*
Sera bien fier de vous, s'il vous voit à la danse.

Le corsage et la robe, et cette *Cortilla*,
Que tout cela sied bien à votre corps de reine!
Que tout cela s'accorde avec cette *Aguja*,
Qui brille et resplendit dans vos cheveux d'ébène!

«Quel joli petit pied! *Que bella Grandeza!*
 «Quelle superbe main! dira la salle entière.
 «Et sait-elle assez haut porter la *Cabeza!*
 «Quelle est donc, s'il vous plaît, cette princesse altière?»

Encor votre mouchoir et votre *Abanico*,
 Et vos *Castañetas* ainsi que vos mitaines,
 Et puis, pour exciter les sens de l'*Hidalgo*,
 Votre façon d'odeurs avec votre Eau des Reines.

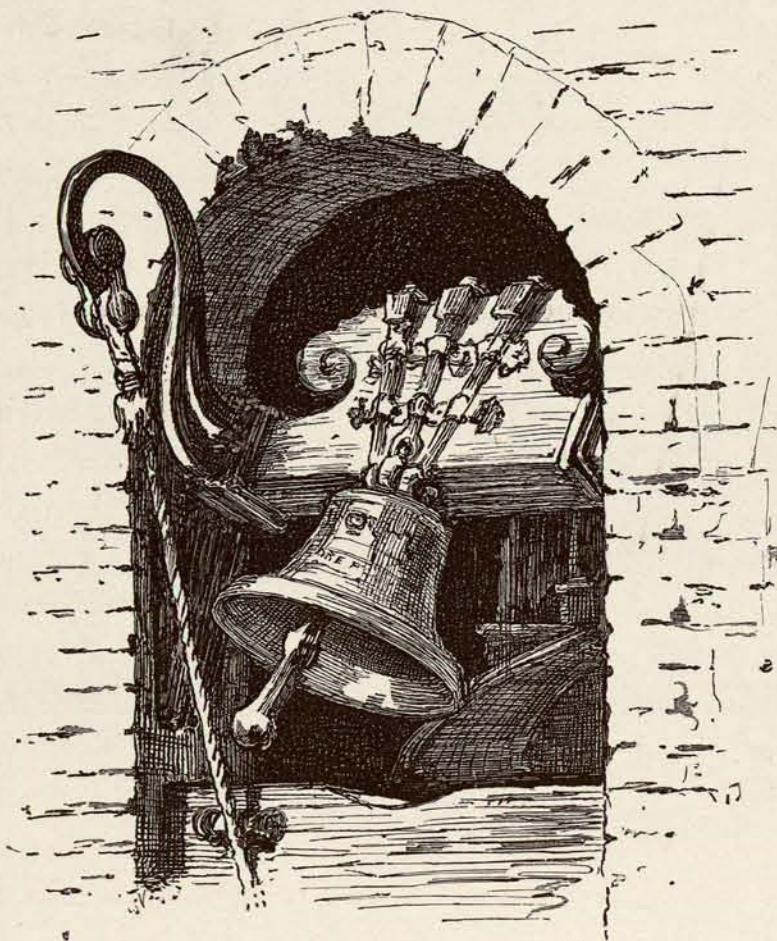
Veillez donc prendre aussi dans votre *Frasquilla*
 De la poudre de riz ou de la maréchale,
 Et surtout n'oubliez votre *Blandurilla*,
 Pour conserver au teint sa fraîcheur idéale.

Permettez, Señora: voici votre *Velo*
 Et votre petit peigne, et vos boucles d'oreilles.
 Vont-ils assez crier, en vous voyant: «*Cielo!*
 «*Cielo! que Salada!* quel écrin de merveilles!»

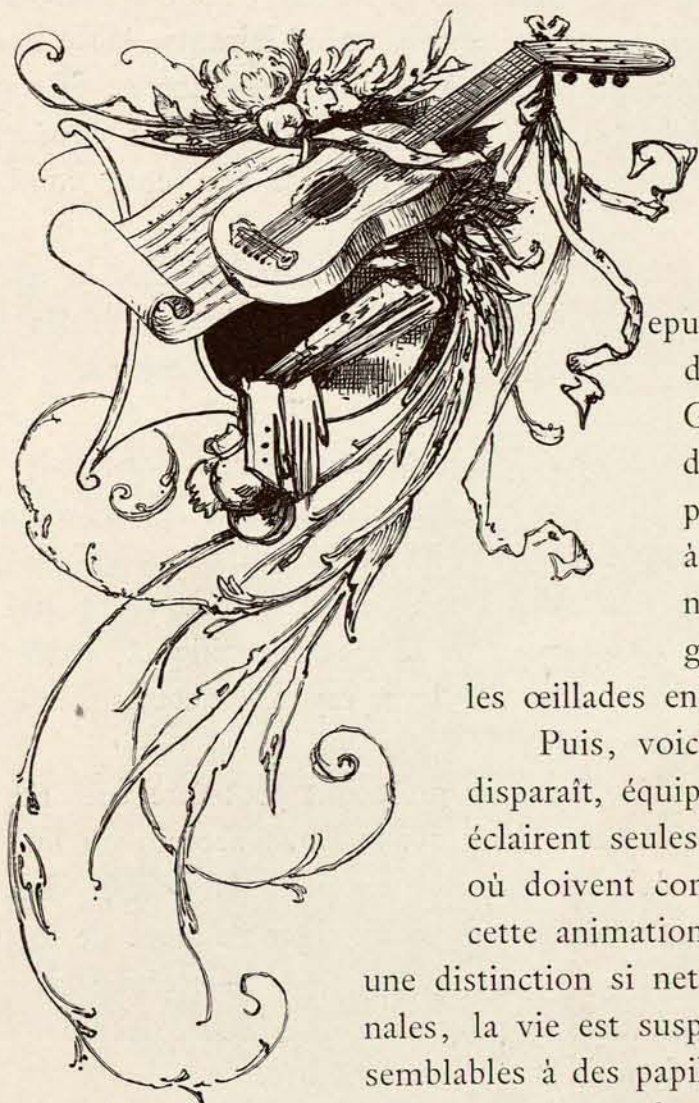
C'est moi qui vous le dis, foi de *Camarera*,
 Vous devenez toujours plus belle et plus gentille,
 Et je parierais bien contre vous, *Señora*,
 Que vous êtes la fleur des beautés de Séville.

Maintenant, Señora, je n'ai plus qu'à partir,
 Et je vais de ce pas vous chercher votre duègne.
 Neuf coups à la Gorda viennent de retentir:
 Ainsi, que Dieu vous garde, et béni soit son règne!

Un mot pourtant encore, avant de vous quitter.
 Lorsque vous souriez, faites toujours en sorte
 De laisser voir vos dents, soit dit sans vous flatter.
Buenas noches, madame, et que Dieu vous escorte!



UN BAL À SÉVILLE.



Depuis que la chaleur de midi est enfin tombée, le Corso de las Delicias est en fête, et, sur les bords riants du Guadalquivir, c'est un défilé extraordinairement animé d'équipages, de cavaliers et de piétons. Les voitures passent et repassent en files interminables, et, trottant à leurs côtés sur de magnifiques andalous, les fashionables de la ville échangent des saluts pleins d'élégance contre les gracieux mouvements d'éventail et les œillades enflammées, dont l'Andalouse a le secret.

Puis, voici que la nuit tombe, et, peu à peu, tout le monde disparaît, équipages, cavaliers et piétons. Déjà, les lanternes à gaz éclairent seules le Corso, et nous nous hâtons de regagner la ville, où doivent commencer en ce moment même ce bourdonnement et cette animation de la rue, qui marquent entre le Nord et le Midi une distinction si nette. A Séville, comme dans toutes les cités méridionales, la vie est suspendue pendant le jour : c'est la nuit seulement que, semblables à des papillons nocturnes, les habitants sortent de leurs retraites pour accourir en foule goûter la brise du soir, à la lueur du gaz. Les cafés, les débits de limonade et d'eau fraîche, les magasins et les boutiques, les églises même sont brillamment illuminés, et laissent, par leurs portes et leurs fenêtres toutes grandes ouvertes, échapper des flots de lumière et pénétrer l'air du dehors. Sur le seuil des maisons résonnent le bourdonnement de la guitare, le bruit du tambourin et le cliquetis des castagnettes. Quelque sérénade, tantôt mélancolique et plaintive, tantôt sauvage et passionnée, sort des portiques extérieurs, dont les marches sont encombrées par les chanteurs et, plus encore, par la multitude des auditeurs aux écoutes. Un babil plein de gaieté, des éclats de rire et des cris de joie descendent des innombrables balcons badigeonnés de bleu, qui, bien vite dépouillés de leurs stores ondulants, laissent apercevoir des légions de jeunes filles et de femmes adorables.

*„Con primor se calza el pie,
Digno de regio tapiz.“*

En ce moment, maint petit pied, digne de ne fouler que des tapis royaux, se chausse de main de maître, et bientôt vous le voyez faire résonner crânement sur le trottoir le talon haut perché de son joli soulier de satin, qui, tel qu'une sandale, ne prend que les orteils de la belle

et semble vouloir s'en arracher à chaque pas, non sans découvrir traîtreusement aux regards indiscrets la blancheur immaculée d'un bas de fine soie.

La Sévillane aime à montrer en riant sa belle denture de jeune tigresse. Retenus en arrière par une mantille blanche et un peigne à galerie hardiment planté au sommet de la tête, ses cheveux retombent en désordre sur son beau front, que rehausse infailliblement l'éclat d'une rose blanche.

Derrière elle, marche à peu de distance, paré de la veste et de la *Faja*, son amoureux, qui, tout en mâchonnant sa cigarette et caressant ses accroche-cœur plats et luisants, lance des regards en coulisse à la belle, à la *Salada*. Il la suit en silence à la Tertulia, sans se laisser remarquer par la *Dueña* qui accompagne la jeune fille, et qui, dans la ruelle la plus voisine, s'empresse de la remettre aux mains de quelque amie, pour s'en aller de son côté courir les aventures.

La grosse cloche de la Giralda vient de sonner neuf heures. Le Sévillan s'arrête, la tête découverte; se signe avec recueillement, tandis que le carillon de l'Angelus appelle les fidèles à la prière; et, cela fait, court bien vite rejoindre son adorée, qui l'attend impatiemment à la porte du bal.

Qui donc ne connaît pas, près de Séville, le *patio* de Don Manuel Garcia, cette cour admirable, au centre de laquelle babille gaiement une jolie fontaine en albâtre, dont le filet d'eau s'échappe des narines d'un dauphin et dont le bassin fourmille de petits poissons d'or, tournoyant sans relâche sur un lit de cailloux et de coquillages multicolores? Tout autour règne une ceinture verdoyante de grenadiers, de lauriers-roses et d'orangers. Des lampes magnifiques, posées sur de beaux socles, semblent défier la lumière du jour et reflètent leurs rayons éclatants sur le marbre du sol. Tout n'est que couleur et chatoiement.

Le *patio* est entouré de salles, dont les parois décorées avec goût ont peut-être vu, dans les temps reculés de la période arabe, quelque belle sultane chanter aux doux accents du luth une romance plaintive en l'honneur de son bien-aimé, parti depuis peu pour la guerre. Les murailles et les arcs mauresques portent des incrustations de mosaïques, qui constituent de fort beaux vestiges d'un ancien palais. C'est là en effet que se dressait jadis, autour d'une cour élégante précédée d'une entrée monumentale, la plus belle des propriétés des Abbassides sur le Guadalquivir, l'Alcazar d'Az-Zahir, qui devait être un jour la proie des flammes.

Au lieu des pantoufles en cuir de Cordoue des princesses arabes, ce sont aujourd'hui les petits pieds des belles Sévillanes qui trottent sur ces dalles de marbre. A la place des sultanes, si jolies sous le voile et le brocart d'or, c'est maintenant la joyeuse jeunesse andalouse, en robe de soie, en corsage et en petit tablier, qui peuple ces arcades. La guitare a remplacé le luth; les castagnettes ont succédé au tambour, et les eunuques, et les esclaves richement habillées du temps jadis ont cédé le pas à des garçons en habit noir et cravate blanche.

Comme tous les Dimanches, une Tertulia réunit aujourd'hui dans ce lieu toute la jeunesse de Séville. Bientôt, la vieille enceinte mauresque commence à s'animer; un babillage et des rires assourdissants attestent la gaieté du public; on se débarrasse des duègnes, ces assommantes gardiennes de la vertu des filles; on dépose les chaînes de la raideur et des convenances, et bientôt la belle, la *Salada* respire allégrement en toute liberté, sans la moindre contrainte.

Le beau sexe s'attable devant des tasses de chocolat, des friandises et des gâteaux. Les jeunes gens savourent sans se presser leur petit verre de Manzanilla, roulent des cigarettes et forment le cercle autour de leurs bien-aimées, qui causent avec animation. Soudain, des applaudissements éclatent et toutes les chaises se rapprochent bruyamment du même centre: Inès vient de promettre une histoire.

Pour donner plus de cachet à la mise en scène, les cavaliers s'empresent de baisser les lampes, et une obscurité mystérieuse envahit les arcades du *patio*. Les jeunes filles se rangent en demi-cercle autour d'Inès, et, assise sur un tabouret, la belle enfant commence ainsi qu'il suit :

« Oui, certes, mes amies ! Il y a de cela bien des siècles, dans cette belle cour, où nous voilà toutes réunies, des esclaves somptueusement vêtues venaient s'asseoir autour de leur



BOUQUETIÈRE SÉVILLANE.

maîtresse, la sultane Az-Zahir, à laquelle appartenait alors cet alcazar, et lui chantaient, pour la distraire, des romances et des motifs arabes. Elles chantaient les palmiers et les myrtes, les biches et les gazelles, les jolies femmes et les beaux chevaliers, l'amour et ses ivresses. Et cependant, la charmante sultane, la perle de l'Orient, l'épouse du khalife, restait mélancolique et sombre ; elle se consumait de chagrin et pleurait fréquemment. Affaissée sur les coussins d'un

sopha, elle laissait échapper de profonds soupirs de son cœur ulcéré, et, se mordant les lèvres jusqu'au sang, écrasait sous ses doigts nerveux les perles du collier de prix, qui faisait jusqu'à cinq fois le tour de son beau cou. Personne dans son entourage ne connaissait la cause de cette âpre douleur, et personne n'osait interroger à cet égard la noble dame.

«Là-bas, de l'autre côté du Guadalquivir, sur les terrains que couvrent aujourd'hui les ruelles obscures du faubourg de Triana, se cachait, au milieu d'une ceinture d'oliviers, une maisonnette isolée, gardée par une haute tour surmontée d'un *Mirador*, où brillait, chaque nuit, une lumière mystérieuse. Nul n'avait jamais osé pénétrer dans ces murs, ni même y jeter furtivement un regard. Les gens passaient bien vite devant la tour, glacés de peur, car il y demeurait, d'après le bruit public, un grand et puissant enchanteur, qui savait lire dans les étoiles, possédait l'art de composer des philtres, et retenait captive sous son toit une jeune fille d'une grande beauté.

«Cet enchanteur, ou, pour mieux dire, cet astronome n'était autre qu'El-Gebr, l'illustre inventeur de l'algèbre, le constructeur présumé de la Giralda de Séville. Sa table de travail était encombrée d'instruments et d'appareils, qui brillaient à la lueur de la lampe. Des signes cabalistiques et les caractères étranges d'une langue inconnue couvraient des tableaux noirs, apposés aux parois, ainsi que les murailles elles-mêmes. El-Gebr étudiait, toutes les nuits, cette nécromancie d'un nouveau genre. Les astres qui constellent la voûte céleste étaient ses meilleurs amis, et, sans cesse, il observait leur lever, leur coucher et leur cours. Chaque soir, à la même heure, il avait coutume de recevoir dans son observatoire, dans le *Mirador* de sa petite tour, son élève et ami le khalife, qui venait y recevoir de sa bouche les leçons de la science et brûlait d'une ardente envie de s'instruire dans l'astronomie et l'astrologie.

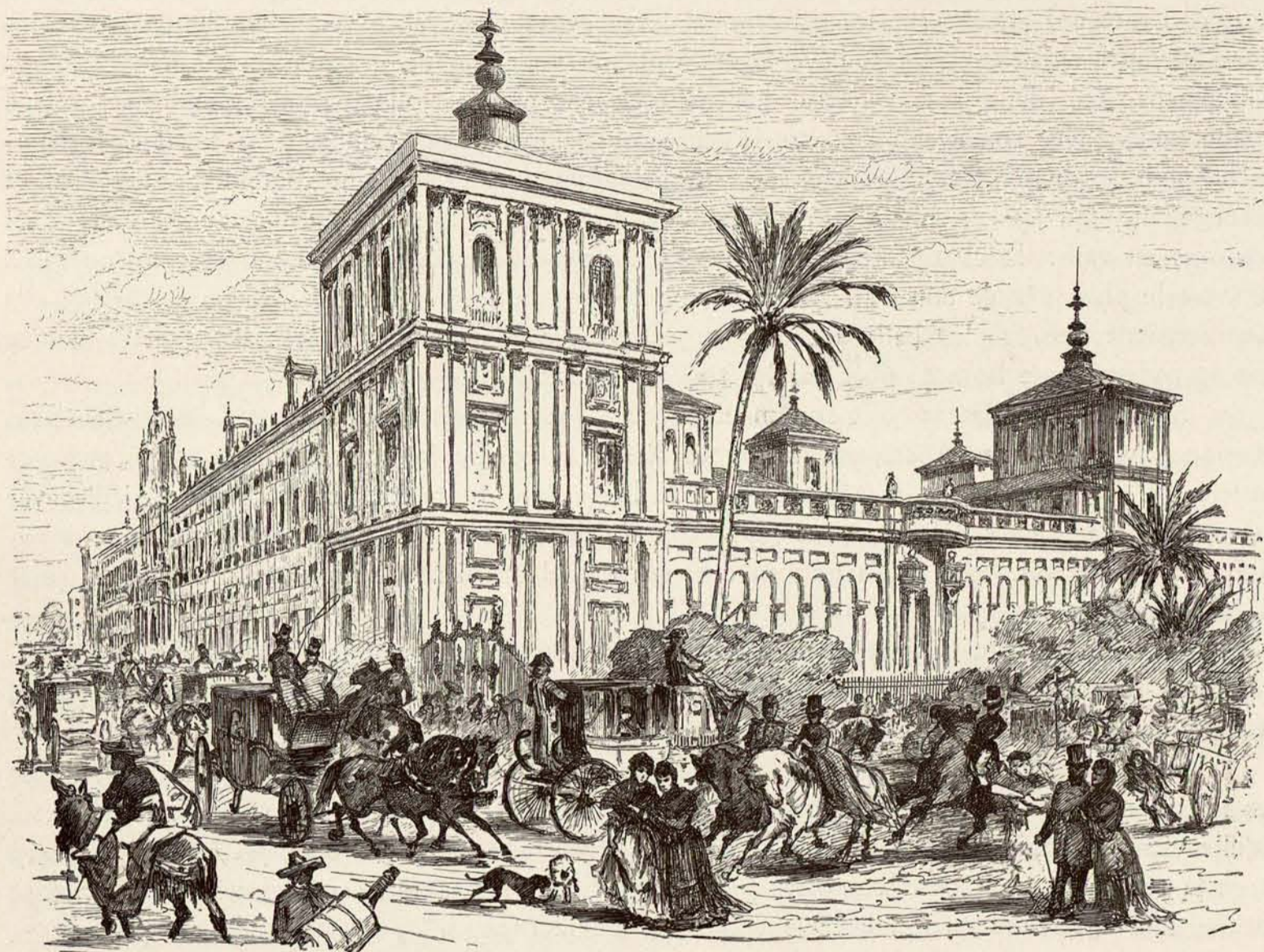
«Malheureusement, la sultane Az-Zahir attribuait à un tout autre motif les fréquentes visites de son époux dans la tour du savant. Elle croyait avoir pour rivale auprès du khalife la jolie fille arabe, qui demeurait sous le toit d'El-Gebr, et la jalousie lui rongait le cœur, et la paix avait disparu de son âme.

«Certaine nuit bien sombre, elle se glissa près de la mystérieuse maisonnette, et, cachée derrière un vieil olivier, elle attendit, sans détourner un instant de la tourelle ses regards anxieux, la sortie du sultan, si coupable à ses yeux. Vers minuit, au moment même où la lune venait de sortir des nuages, la petite porte de la tour s'ouvrit tout doucement, et l'on en vit sortir précipitamment, mal dissimulé sous les plis de son vaste burnous, le noble khalife, reconduit jusqu'au seuil du logis par une jeune Arabe d'une rare beauté, qui tenait à la main une lampe allumée.

«Dévorée par la jalousie, la sultane crut en avoir assez vu, et, la mort dans le cœur, s'empressa de retraverser le fleuve en compagnie de son esclave. Et cependant, aujourd'hui comme d'habitude, Abbad, son époux, n'avait sacrifié qu'à la science, et la jolie fille de l'astronome n'avait fait que précéder le souverain, pour l'éclairer dans sa descente sur l'escalier vermoulu de la vieille demeure.

«Az-Zahir se retira sur-le-champ dans les superbes appartements de sa tour, alors située précisément dans l'angle qui nous fait face. Une pâleur mortelle inondait son visage. Plus de doute: elle était indignement trompée, abandonnée. Elle réunit en hâte autour d'elle toutes ses servantes, revêtit son costume le plus riche, mit ses plus beaux bijoux, et, baignée de larmes, se laissa tomber sur un sofa. Puis, elle fit un signe à un esclave maure, qui disparut immédiatement, et la lourde porte du salon se referma derrière lui avec un bruit sinistre. Ainsi, se trouvait condamnée la seule issue possible.

«Alors, Az-Zahir prit son luth; une mélodie plaintive s'échappa de ses lèvres, et les larmes se mirent à couler toujours plus abondantes sur ses joues amaigries. Tout-à-coup, de sombres nuages de fumée sortirent impétueusement des boiseries du salon; on entendit crépiter le plancher, et des gerbes de flammes envahirent la pièce en moins de rien. Un cri d'épouvante, jeté par toutes les esclaves présentes, éclata lugubrement; elles se levèrent en sursaut, se tordant les mains de désespoir, mais rien n'y fit. Les portes et les fenêtres étaient fermées jusqu'à la dernière: aucune voie de salut ne restait ouverte à ces malheureuses femmes. Et bientôt, la tour s'écroula dans les flammes avec un craquement horrible, ensevelissant, sous ses pierres et ses poutres calcinées, la belle favorite Az-Zahir et toutes ses suivantes.



LE CORSO DE LAS DELICIAS, À SÉVILLE.

«Depuis cette néfaste nuit, ajouta la belle narratrice Inès après une courte pause, chaque fois que minuit sonne à l'horloge de la Giralda, on voit apparaître sous ces portiques la sultane Az-Zahir, enveloppée d'un immense voile blanc et suivie de ses esclaves portant des urnes cinéraires. Et tenez, voyez plutôt, la voici qui s'avance!»

A ces paroles, toutes les jeunes filles se retournent vivement et poussent en même temps un même cri d'effroi. Là-bas, au fond de la salle, marche, en se rapprochant sans cesse dans une demi-obscurité, un long cortège de fantômes blancs. Ce sont, tout prosaïquement, le chef de cuisine de l'établissement, ses aides et ses marmitons, qui, revêtus uniformément du tablier et du bonnet blancs inhérents à leur profession, s'avancent avec une majestueuse lenteur, portant sur un brancard l'énorme gâteau ou *Torta*, qui ne manque jamais dans une Tertulia.

Cependant, la frayeur des jeunes filles est bien vite apaisée, et se transforme en une explosion d'hilarité, qui accueille bruyamment, à leur sortie des portiques, la bande des cuisiniers et souhaite une agréable bienvenue à leur excellente pâtisserie.

Pendant que ces dames s'amuse de la sorte, les jeunes gens se dépêchent de transporter dans les salles adjacentes les chaises et les tables. Une guitare ne tarde pas à faire entendre ses accents magiques; des milliers de pieds et de mains en tressaillent d'allégresse; on fait si volontiers ce qu'on aime! Il n'est pas de *patio* qui ne possède sa guitare et son tambourin, pas de *caballero* qui ne sache pincer de la guitare!

Le fameux Pujal Angel est déjà là. Personne à Séville ne danse aussi bien que lui, surtout lorsqu'il se trouve, comme aujourd'hui, près de sa bien-aimée, la charmante Trinidad de Toro. Le regard attaché sur les yeux noirs de sa belle, il s'avance vers elle d'un pas délibéré, et, d'un geste audacieux, lui soulève légèrement son voile, qu'un grand peigne à galerie retient solidement fixé dans ses cheveux d'ébène. Cependant, la jolie petite espiègle se défend coquettement avec son éventail contre le baiser qui la menace, et semble se débattre énergiquement pour repousser les hommages de son bel amoureux. Le galant toutefois, excité par ce manège, ne fait que s'enhardir, et tourne de droite et de gauche autour d'elle, mais c'est toujours en vain: la charmante taquine parvient sans cesse à l'éviter, au moment même où il se croit le plus près de son but. Déjà, il commence à boudier et semble près de se fâcher; elle n'en continue que de plus belle à rire à gorge déployée et à jouer de l'éventail, tant et si bien que le pauvre jeune homme finit par lui tourner le dos.

Soudain, retentissent sous son manteau deux brefs appels de castagnettes, cet instrument magique, auquel aucune Andalouse ne saurait résister, fût-elle la plus insensible de la province entière. L'expédient réussit à merveille. La belle se lève tout doucement, prête l'oreille avec grâce, et, sans cesser d'écouter, se rapproche du jeune homme, lentement et comme à pas comptés. Cette fois, telle qu'un poulain échappé auquel on vient de lancer le lazo, elle est prise et bien prise.

Entraînée par un charme magnétique, elle suit machinalement le rythme de la mélodie. Ses joues commencent à s'animer; son œil s'enflamme; elle est vaincue, car, tout-à-coup, éventail et mantille lui tombent simultanément des mains.

D'un mouvement aussi gracieux que rapide, elle assujettit avec l'index de la main droite ses jolis souliers de satin sur son beau petit pied, se passe aux doigts une paire de castagnettes qu'elle vient d'extraire de son corsage de velours, élève rapidement les bras, incline langoureusement la tête, et, se laissant emporter par les accents de son amoureux, s'abandonne enfin tout entière dans un ravissement fébrile aux charmes de la *Malagueña*, cette danse voluptueuse et sensuelle qui vient de Malaga.

L'accompagnement de la musique va s'accéléralant sans relâche, et une ineffable passion s'empare de la belle danseuse, qui, la tête renversée en arrière, balançant avec une délicate mollesse son corps aux formes élégantes, semble vouloir fuir le cercle enchanté où l'enferme son cavalier, et, subitement, revient vers lui de toute sa vitesse, comme sous l'influence d'une fascination surnaturelle. Ce sont les ardeurs du désir et les feux de la concupiscence; c'est une ivresse amoureuse, que le son des castagnettes, tantôt alangui et mourant, tantôt turbulent et fougueux, rend avec une science exquise; ce sont les cris et les appels des sens; les mille riens et les caresses lascives de la volupté en délire.

Le sein de la belle Andalouse palpite avec violence; sa respiration est haletante; ses lèvres entr'ouvertes laissent apercevoir deux rangées de dents blanches, à demi fermées comme en un spasme; sa noire prunelle lance des éclairs flamboyants, et ses beaux cheveux, échappés à

l'aiguille qui les retenait jusqu'alors, se répandent en longues boucles frisées sur sa nuque et son cou. Cette petite, en vérité, danse comme une possédée, et c'est plaisir de voir ainsi toutes ses fibres tressaillir, tous ses muscles trembler.

Autour du couple charmant qui a si bien ouvert le bal, s'est maintenant concentrée la foule des assistants des deux sexes, les Juana et les Reyes, les Candelaria et les Pilar, les Gertrudis et les Rita, chacune accompagnée de son galant, qu'il s'appelle Luis ou Manuel, José ou Joaquin, Miguel ou Francisco. Le cliquetis de leurs castagnettes reprend en cadence, lorsque Pujal et Trinidad cessent de se faire entendre. Ceux-ci deviennent alors le centre d'une figure de danse, dont les voltes et les pas, changeant à tout moment, mettent avantagement en relief les mouvements les plus gracieux et les plus élégants. Bien que tout ce monde se démène avec une pétulance et une ardeur inouïes, les spires et les circonvolutions les plus compliquées se forment et se dénouent cependant avec autant d'ensemble que de facilité. Souvent, les danseuses se balancent mollement sur les hanches, en dodelinant de la tête, et ce n'est pas sans peine que leurs jolis petits pieds, qui ne semblent seulement pas toucher le sol, parviennent alors à rester en repos. D'autres fois, elles viennent tourner de droite et de gauche autour de leurs cavaliers. Puis bientôt, le cliquetis des castagnettes s'échauffe et bat une mesure plus entraînante; la guitare et le tambourin murmurent et bourdonnent plus vite; tous les muscles tressaillent, et les jeunes filles, la tête renversée en arrière, leurs beaux yeux noirs à demi clos, se mettent à décrire autour de leurs danseurs des sinuosités d'une grâce achevée. Ce n'est plus une danse que nous avons sous les yeux; c'est une scène d'extase amoureuse, que les castagnettes et le tambourin peuvent seuls accompagner, aucun autre instrument ne possédant au même degré la vertu électrique et l'impétuosité sauvage de cette musique si admirablement appropriée au caractère méridional.

Les danses nationales andalouses sont à celles de nos pays ce que des lions en liberté peuvent être à ces malheureux fauves que l'on exhibe en cage dans les fêtes foraines. Ici, la danse est tout feu, tout flamme; chez nous ce n'est qu'étude et art. Ici, contrairement à ce qui se passe dans nos pays, le sang bouillonne véritablement dans les veines de tous et de chacun, et donne à tous, de la tête aux pieds, des élancements irrésistibles.

Qui ne verrait sans enthousiasme Pujal et Trinidad, ces rois de la Tertulia, ce couple incomparable, auquel tous les assistants semblent rendre hommage en dansant!

Et voyez un peu, pendant le moment de répit accordé à la belle, combien ses joues sont enflammées, à quel point son œil brille, avec quelle violence se soulève son sein! Hors d'haleine, mais cependant bien loin encore d'être épuisée, car quelle est l'Andalouse qui pourrait se fatiguer à la danse, Trinidad savoure à petites gorgées la boisson fraîche, que lui présente gracieusement son cavalier, tandis que les autres jeunes filles découpent et visitent avec une joyeuse anxiété le gros gâteau, où le cuisinier a pris soin de loger adroitement une *Haba*. Heureuse celle qui retrouve l'objet, car, aussitôt proclamée reine de la fève, saluée et couronnée comme telle, elle n'aura plus qu'à faire en sorte de soutenir jusqu'à la prochaine Tertulia la majesté de sa nouvelle charge!

La danse avec accompagnement de castagnettes ne tire pas son origine de la terre espagnole, et remonte, au contraire, jusqu'aux anciens Romains. Chez eux, en effet, les riches avaient déjà coutume de faire danser sous leurs yeux, pendant leurs bains et leurs festins, des femmes qui jouaient des *Crusmata*; et ce sont eux qui introduisirent plus tard à leur suite dans la péninsule ibérique ces étranges castagnettes. Ils en vinrent même bientôt à importer à Rome des danseuses de Gadès ou Cadix, et ces inimitables Gaditaines formèrent bientôt entre les deux pays un article important de commerce extérieur.

A Pompéi, nombre de peintures murales montrent ce qu'étaient alors ces femmes, et, de nos jours même, l'on peut encore voir à Bajae, aux environs de Naples, des Italiennes danser la tarentelle au son des castagnettes. En Espagne, cet instrument s'est généralisé partout, et de même qu'en France il n'était pas autrefois de Normande sans sa pipe et de Breton sans biniou, de même actuellement il n'est pas au-delà des Pyrénées un jeune homme ou une fille qui ne possède sa paire de castagnettes. On ne peut manquer d'être stupéfait de voir avec quelle facilité et quelle pauvreté d'accessoires un bal s'improvise en Espagne. Chaque maison, chaque cabaret a sa guitare; tous les garçons ont dans la poche de leur veste, comme toutes les belles dans leurs corsages des castagnettes infatigables, et, de plus, jamais la gaieté ni l'entrain ne manquent à personne. Aussi, que ce soit à la sortie de l'église, à la fin d'une noce ou même après un enterrement, partout où les deux sexes se retrouvent en présence, le dernier mot reste infailliblement à la danse.





LA VÉGA DE GRENADE.

ans tous les pays du monde, les chemins de fer ont pour mission de raccourcir les distances, de rapprocher les contrées et les hommes, et de transporter rapidement à destination voyageurs et marchandises.

Une exception à cette règle, une diminution notable de la vitesse des trains, bref une prolongation du trajet : tel est le vœu que forme assurément quiconque, en venant de Cordoue, s'engage, auprès de la station de Bobadilla, dans la plaine luxuriante connue sous le nom de la Véga de Grenade ou simplement la Véga.

Traversée par le cours aurifère du Guadalhorce, elle étale en effet dès l'abord des charmes indescriptibles, et sa gracieuse coquetterie fait une vive impression sur l'esprit fasciné du touriste.

Là-bas, plus étincelante qu'une perle fine brillant dans les cheveux d'une brune Andalouse, Antequera, la ville aux trois collines, se détache lumineusement sur un fond de verdure, dominant avec fierté tout le pays auquel elle a donné son nom et qui déroule devant nous les enchantements de ses tableaux toujours changeants.

Ici, le soleil ne grille plus la campagne d'un feu dévastateur, comme il le fait au Nord de la Sierra ; loin de là, il féconde la plaine et y entretient généreusement une végétation magique. Ici, des centaines de ruisseaux et de sources vives courent en serpentant vers le fleuve : la vigne, les céréales et les fruits poussent à l'envi dans les terrains d'une fertilité exubérante, et le sol est partout ombragé d'oliviers, de mûriers, d'orangers et de figuiers, qui possèdent sans exception la puissante nature des arbres des tropiques.

En dehors même du nom d'Antequera, les nombreux vestiges de constructions et de murailles romaines, qui sont encore visibles dans cette ville et dans ses environs, montrent suffisamment avec quelle prédilection les peuples de l'antiquité l'ont jadis habitée. La Plaza Alta, qui est aujourd'hui la place du marché du bourg, montre encore l'arc principal d'un vieux temple d'Hercule, pendant qu'une colline située derrière la cité porte toujours les traces évidentes des substructions d'un camp romain. Les vestiges de l'époque postérieure, c'est-à-dire de la domination mauresque ne sont pas moins nombreux dans le pays. A en juger d'après ces apparences,

Antequera doit avoir derrière elle un passé des plus intéressants; malheureusement, toutes les traditions relatives à son histoire se sont depuis longtemps perdues au cours des siècles.

Dans ces conditions, il nous faut donc nous contenter de quelques monuments chrétiens des quinzième et seizième siècles, qui sont encore susceptibles par le fait de leur âge de présenter quelque attrait aux yeux du visiteur. C'est ainsi que Santa Maria possède un riche et remarquable maître-autel; que Saint-Sébastien supporte une magnifique coupole couronnée par un ange colossal en airain doré; que la tour située sur la hauteur contient une vieille horloge, dite Papa Bellotas, qui figure parmi les premières machines de ce genre, installées en Espagne par les anciens.

Antequera est aussi le siège d'une importante manufacture de laine, qui, déjà très-florissante aux temps des Arabes, occupe encore un grand nombre de mains. Le pays est, en effet, couvert de gras pâturages, où l'élevage du mouton se pratique sur une vaste échelle, et des milliers de ces animaux paissent à l'aventure dans toute la contrée jusqu'à ce que, vers le milieu de mai, on les rassemble pour la tonte.

Outre cela, Antequera est en même temps le grenier de l'Andalousie, et ses vins descendent tous à Malaga, pour s'élancer de là, munis de l'étiquette de ce crû fameux, jusqu'au bout de la terre.

Là non plus, le chemin de fer ne contribue pas précisément à embellir le pays. La voie, telle qu'un serpent monochrome, court sur la rive du Guadalhorce, à travers les plaines et les prairies, et l'on se surprend presque à désirer sa disparition, tant on voudrait pouvoir rendre à la Véga le cachet romanesque, qu'elle possédait jadis et qui captivait l'imagination plus que partout ailleurs. Il n'est pas de point qui ne rappelle ici au voyageur ce grand peuple de l'autre rive de la Méditerranée, qui opposa, pendant des siècles, avec une ténacité sans exemple, l'étendard vert de Mahomet à la croix des chrétiens. Nous cherchons autour de nous les guerriers, les artistes et les poètes, qui ont demeuré et travaillé dans ces lieux et dont nous retrouvons les traces sous les formes les plus variées. Des tours écroulées, des aqueducs, des temples et des portiques, des ouvrages d'art et des jardins de plaisance aux trois quarts détruits, attestent encore la grandeur et les magnificences d'antan.

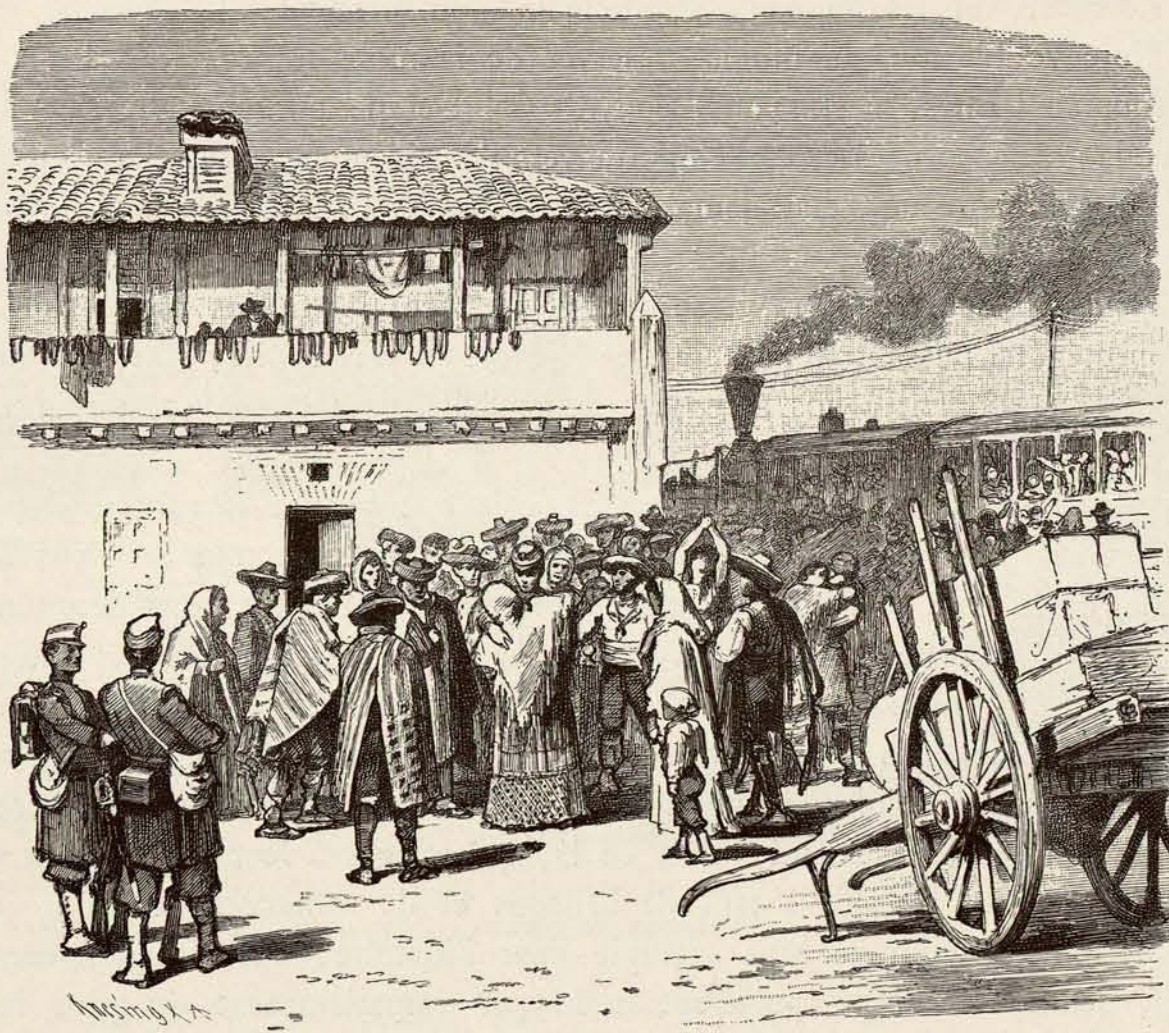
La Peña de los Enamorados, le Rocher des Amoureux, est un cône colossal, qui, jeté par le Créateur au milieu de la plaine ou amené là, comme bloc erratique, par un cataclysme quelconque, a forcé les eaux du Guadalhorce à se creuser un autre lit. C'est là, dit-on, que le jeune chevalier de la légende, désirant mettre à l'abri des poursuites des Berbères la jeune Mauresque qu'il venait d'enlever, se précipita dans l'abîme avec sa proie. Leur cheval se brisa sur les pointes du rocher, mais la *Señora de los Enamorados* daigna protéger les amoureux, et la belle Az-Zaf, ainsi convertie au christianisme, put épouser son galant chevalier.

Un pont de chemin de fer, qui tressaille sous notre train pendant la traversée des gorges du Rio Frio ou Torrent de glace, nous ramène tout-à-coup des rêves de la chevalerie aux réalités du présent. Les salines de Las Salinas gâtent dans une certaine mesure, comme sur tous les points où se pratique l'extraction du sel, la beauté de cette campagne d'une fertilité luxuriante et la blancheur éblouissante de leurs bassins d'évaporation, où les produits se déposent en cristaux au milieu d'une lessive écumante, est loin de former un agréable contraste avec la richesse du paysage.

Auprès de la station de Loja, nous entrons dans un autre bassin, tributaire de la Sierra Nevada. Nous y saluons l'antique Génil, si fréquemment chanté par les poètes, et dont le cours supérieur baigne, de concert avec les eaux torrentueuses du Darro, le pied du rocher de l'Alhambra. Ici également, se précipitent en cascades bouillonnantes dans les Infernos de Loja les flots indomptables et fougueux du Manzanil. Leur écume blanche rejaillit en bondissant jusqu'à la

voie ferrée, qui nous aide à franchir cette gorge infernale. Toute cette contrée est fécondée par une foule de cours d'eau mugissants et nous fait vite oublier les steppes desséchés, qui, de l'autre côté de la montagne, dans la traversée de la Manche, impressionnaient si désagréablement les yeux.

Loja est misérable, mal bâtie et à peu près en ruine. Cela n'a rien d'étonnant, car on n'y trouve plus aujourd'hui ces Arabes, qui apprenaient jadis aux habitants l'art de filer le lin et d'extraire l'huile de certains fruits. Maintenant, l'industrie, autrefois si florissante à Loja, n'y fait plus vivre qu'une centaine d'ouvrières à peine, bien que la nature soit, actuellement comme alors, d'une générosité et d'une fécondité inépuisables. La matière première est restée ce qu'elle était jadis : seuls, les hommes ont changé.



LE DÉPART DES CONSCRITS.

Le lit du Génil a dû, lui aussi, se résigner à subir les inventions des temps modernes, car la gorge rocheuse que ses eaux rongent depuis des siècles est surplombée par un beau pont de fer de cent trente mètres de longueur, qui nous amène bientôt, en remontant vers le Nord, à la station d'Illora.

Un arrêt assez long dans cette dernière gare est motivé par ces scènes de séparation, que nous avons déjà vues se dérouler à Vilches entre des conscrits et leurs proches. Ce sont bien toujours les mêmes explosions d'une douleur inconsolable en apparence, et toujours en réalité cette même surexcitation extrême, qui touche à la folie furieuse et défie toute description.

Là aussi, des petits mendiants aux yeux noirs et à la peau cuivrée, pauvres enfants, sur les traits desquels le type arabe reste gravé à ne pas s'y méprendre, viennent nous offrir des roses, car ces produits de Grenade et d'Illeberis sont aussi célèbres que le fruit et la fleur mêmes du grenadier, d'où le pays tire son nom.

Il est à Grenade un grand cultivateur de roses, l'ami et le consolateur de tous les amoureux, le vieux Don Julian, dont les buissons de roses sont sans pareils au monde. Lorsqu'on l'interroge sur la provenance de ses diverses espèces, son œil voilé par l'âge brille d'une fougueuse ardeur; des éclairs de jeunesse se reprennent à courir sur sa face ridée, et le digne homme conte alors avec complaisance la légende suivante: «Dans l'antiquité la plus reculée, la terre ne produisait que des fleurs, que la déesse Flore entourait de toute la sollicitude de son âme, après les avoir gratifiées des couleurs et des parfums les plus variés. La charmante immortelle ne menait à sa suite que la paix et le bonheur, lorsque surgit tout-à-coup du sein de la terre l'armée des ruminants herbivores, qui se mirent à ronger indistinctement jusqu'à la racine les graminées et les arbustes, les plantes et les fleurs. Grandes furent la terreur et l'épouvante de Flore, mais c'est en vain qu'elle appela tous les dieux à son aide: les ravages ne faisaient que s'étendre, et les animaux destructeurs poursuivaient sans relâche leur œuvre de dévastation. Flore voulut tout au moins préserver de la mort les roses, ses tendres favorites, et s'adressa, tout en larmes, à son ami Zéphyr. Celui-ci ne put entendre sans s'émouvoir les supplications de la gracieuse déesse, et l'emporta vers l'Occident, avec sa jolie plante préférée, dans un pays, où nul herbivore ne s'était jamais aventuré. C'est ici même, au milieu de la Véga, qu'il déposa son aimable fardeau, et Flore, enterrant aussitôt de sa propre main les racines et les pousses qu'elle avait conservées, vit se couvrir de roses les monts et les vallées. Cela fait, pour que ses protégées pussent à l'avenir se défendre toutes seules, elle leur donna comme armes les épines, et, confiant à nos soins ces fleurs délicieuses et suaves, disparut à jamais, au comble de la joie.»

Ainsi parle Don Julian, tandis que ses regards errent avec une orgueilleuse satisfaction sur ses incomparables parterres de roses, dont le parfum embaume tous les lieux d'alentour.

Près d'Illora, la voie se détourne vers le Sud-Est, et bientôt nous découvrons, au cœur même de la Véga, la ville de Santa-Fé, la cité de la foi, le château-fort des anciens souverains catholiques, pendant leur lutte contre les Maures de Grenade. C'est de ce point, aux portes de l'antique résidence des khalifes arabes, que les chrétiens, massés dans un camp retranché pour demeurer aussi près que possible de l'objet de leur convoitise, donnèrent inutilement, pendant plus de deux ans, l'assaut à l'ennemi; c'est de là, qu'assiégés à leur tour, ils firent ces sorties héroïques, qui ont fourni matière à tant de ballades et de romances; c'est là que ces preux chevaliers déployèrent un courage sans exemple dans l'histoire; c'est là que, dans l'attente du combat décisif, leurs chevaux s'épuisèrent à frapper impatiemment du pied le sol de ces campagnes, jusqu'à ce que le 2 janvier 1492 vint apporter enfin la victoire à l'étendard du Christ.

Cette illustre cité de Santa-Fé, cette ville bâtie en forme de croix et si souvent chantée par les poètes, cette résidence qui a jadis réuni dans ses murs la fleur de la chevalerie chrétienne, est aujourd'hui tombée, pour ainsi dire, dans le néant, et devenue presque indigne de la visite du voyageur. De pauvres paysans, logés dans de misérables maisonnettes, sont les successeurs de ces héros du moyen-âge, dont la gloire franchissait autrefois les frontières de l'Espagne. Nous passons donc tristement devant les murs de Santa-Fé, et, peu d'instant après, nous laissons enfin derrière nous les portes de Grenade, l'antique et superbe résidence des rois maures.

A peine sommes-nous sortis de la gare, que toutes nos dispositions romanesques s'évanouissent bien vite, en face du prosaïsme actuel de la vieille cité! De larges avenues, abondamment dotées des mille et un accessoires banals de nos villes modernes; des cabarets et des cafés; des trottoirs d'asphalte et des magasins à la française; des becs de gaz et des façades ennuyeuses; de longues rues et de grandes places désertes: voilà sous quel aspect nous apparaît l'antique capitale arabe, tandis que l'insipide omnibus jaune du chemin de fer nous emporte au

galop vers un hôtel quelconque, où vont nous recevoir, comme partout ailleurs, d'affreux garçons en habit noir et cravate blanche.

La première impression n'est donc pour nous qu'une déception cruelle. Rêver de rois mauresques, de favorites disparaissant sous le brocart et le satin, de chevaliers et de brillants cortèges, de tendresse et d'amour, et ne trouver à son réveil qu'une ville à la dernière mode, des gens d'hier et de demain vaquant paisiblement à leurs occupations journalières, de bons petits bourgeois qui jouent aux cartes, à la lueur du gaz, en fumant et buvant de la bière, n'est-ce pas une désillusion bien amère? Et cependant, notre cœur bat plus fort que jamais. A la seule pensée que l'Alhambra n'est qu'à deux pas de là et que notre rêve le plus hardi est sur le point de s'accomplir, nous sentons tous nos désirs renaître et une impatience fébrile s'empare de notre être.



LA HUERTA DE GRENADE.

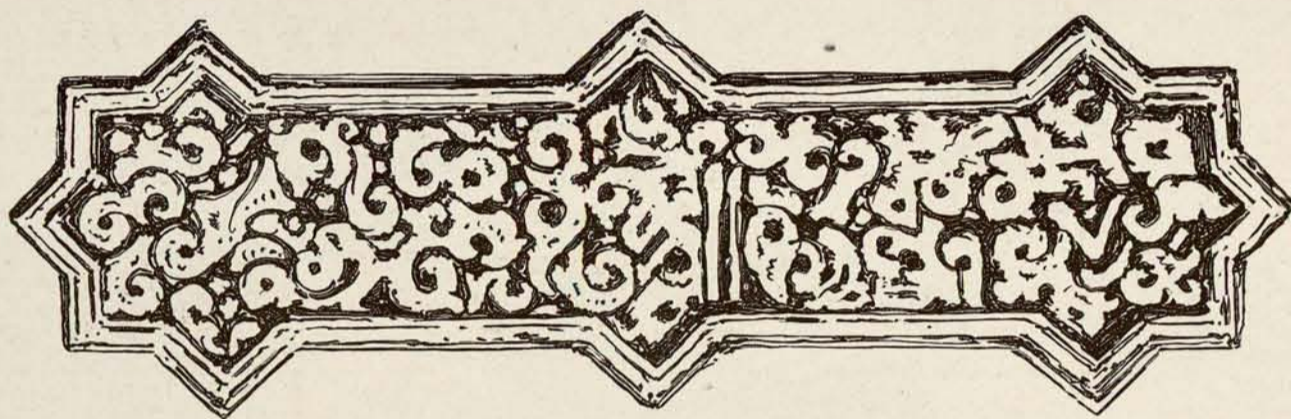
Cette impression ne fait que s'accroître de minute en minute, car l'omnibus a beau nous montrer sans cesse d'autres ruelles solitaires et de nouvelles constructions modernes, nous ne voyons toujours pas apparaître le bouquet d'ormes séculaires, qui couvre de son manteau de verdure le plus curieux des alcazars mauresques. «Où, diable, nous conduisez-vous donc, cocher?» «Tout là-haut, Señores, à une bonne *fonda*, à un hôtel de premier ordre, où l'on boit et mange bien.» Un bon hôtel auprès de l'Alhambra! Quel contraste, grand Dieu!

Cependant, nous ne tardons pas à oublier le monde une fois de plus, car il règne autour de nous un calme poétique, que viennent seuls troubler le frais murmure de fontaines invisibles et le ronflement de nos chevaux. Devant l'accès de recueillement qui envahit notre âme, nous nous croirions volontiers transportés dans quelque haute cathédrale aux piliers élancés: nous venons d'apercevoir à travers les branches d'arbres les murs grisâtres et les tours imposantes de l'Alhambra!

A partir de ce moment, nous ne pensons plus qu'à la Cour des Lions, à la salle des deux sœurs, au *patio* des myrtes, aux corridors mystérieux, aux magnifiques portes du palais;

nous ne faisons plus que rêver, les yeux ouverts, de la belle Zaïda, jusqu'à ce qu'enfin l'omnibus nous ramène à la réalité, en s'arrêtant soudain, tout près de l'enceinte même de l'Alhambra, devant une grande construction neuve.

Ce bâtiment, de fort bonne apparence, marquera pour aujourd'hui le terme de nos pérégrinations: c'est, d'après son enseigne, la *Fonda de los siete suelos*, l'hôtel des sept étages.

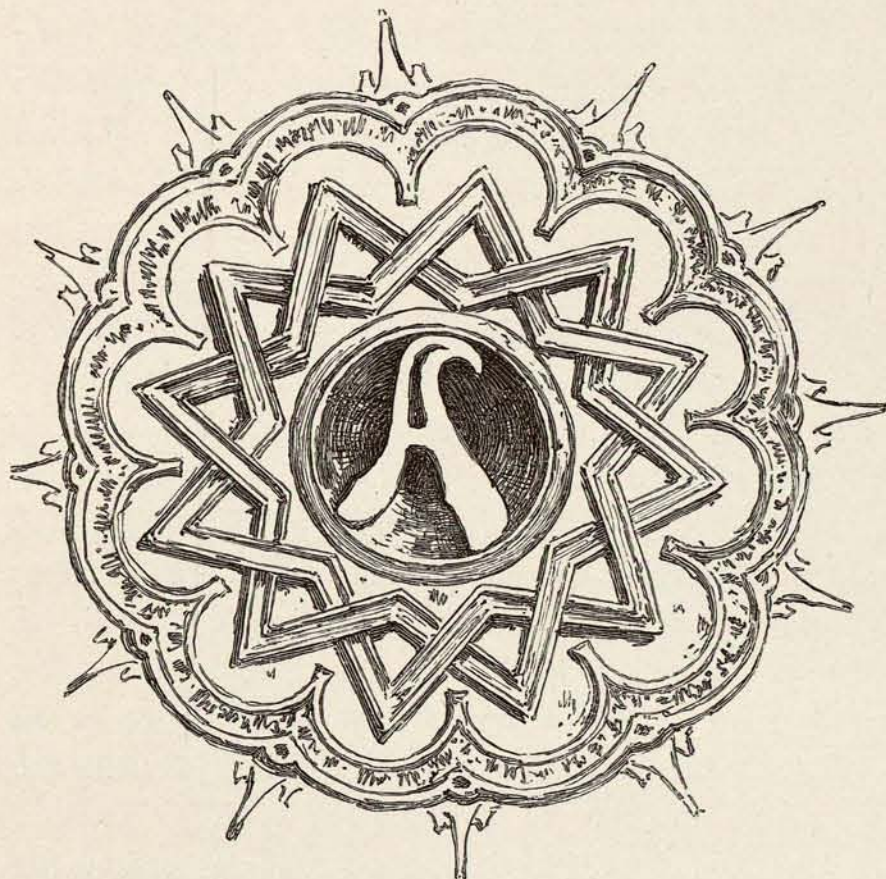




LES ARMES DE GRENADE.



GRENADE.



*« Cante la fama, las glorias
De Granada, pues son tales
Que se hacen inmortales! »*

*« Je chante ici la gloire de Grenade
Et ses héros, vaillante pléiade,
Où tant de noms resteront immortels! »*

DEVISE D'UN PETIT ÉTENDARD MAURESQUE.

ppuyé au versant nord-ouest de la magnifique Sierra Nevada, dont les cimes et les pics neigeux se perdent dans l'azur du ciel, se trouve un haut plateau, entouré d'une ceinture de montagnes pittoresques, doué d'une fertilité sans pareille et d'une végétation luxuriante, plein de charme et de poésie.

Mais cette plaine n'a pas seulement reçu de la nature des attraits incomparables: elle est encore redevable d'autres enchante-

ments aux riches souvenirs historiques, qui se rattachent à ce pays, et qui l'entourent, jusque dans notre siècle, d'une auréole mystique. Les noms seuls de Grenade, de l'Alhambra, du Généralife suffisent à nous bercer des rêves les plus doux, et leurs vieux dômes, leurs coupes, leurs murailles et leurs tours exhalent comme un parfum de poésie. C'est ici qu'a germé, que s'est développée et plus tard épanouie cette civilisation arabe, qui, pendant des siècles, a répandu ses bénédictions sur les plaines de l'Espagne; c'est avec elle qu'a disparu ce grand peuple des croyants, qui a marqué jadis dans l'histoire du monde et dont le nom restera toujours étroitement lié à celui des États de la péninsule ibérique.

Les hordes de musulmans fanatiques, qui traversèrent, au commencement du huitième siècle, le détroit percé par le Créateur entre l'Afrique et l'Europe, jetèrent les bases d'une civilisation et d'une économie rurale, qui excitent encore aujourd'hui au plus haut point l'admiration de tous. Des voies de communication, des canaux, des villes, des citadelles sortirent du sol comme par enchantement, et l'on vit en même temps la poésie, les beaux-arts et l'héroïsme guerrier prendre un essor inouï.

Au pied de la Sierra del Sol, sorte d'arête montagneuse que baignent, à droite et à gauche, deux torrents impétueux, le Génil et le Darro, Grenade est couchée mollement, dominée par les collines de l'Alhambra, de l'Albaycin et de l'Alcazaba.

Grâce aux magnificences du climat du midi, dont les ardeurs se trouvent ici tempérées par le voisinage des neiges éternelles de la Sierra, les orangers, les grenadiers, les oliviers, les



figuiers, les amandiers et les citronniers prospèrent en ce pays de la façon la plus luxuriante, côte à côte avec la plupart des végétaux du Nord, chênes, ormes, peupliers et le reste. Des palmiers et des cyprès, des pignons et des lauriers de haute tige ombragent les murs crépis à la chaux de maisons de campagne et de villages sans nombre, qui brillent, comme autant de rayons lumineux au sein du feuillage sombre, et qui, entourés de sources et de fontaines intarissables, jouissent de toutes les splendeurs d'une flore sans pareille.

«Les petits hameaux de la Véga, dit quelque part Ebn-el-Himarah, scintillent au milieu des arbres, comme des perles enchâssées dans un collier d'émeraudes.»

Un ciel éternellement pur plane, ainsi qu'une coupole d'azur, sur toute la contrée, et un mirage trompeur rapproche de Grenade les chaînes de montagnes environnantes avec leurs beaux pics de la Veleta et du Mulhacen, qui jettent déjà des reflets d'or sous les rayons du soleil levant, alors que les profondeurs de la vallée restent encore ensevelies dans les ombres de la nuit.

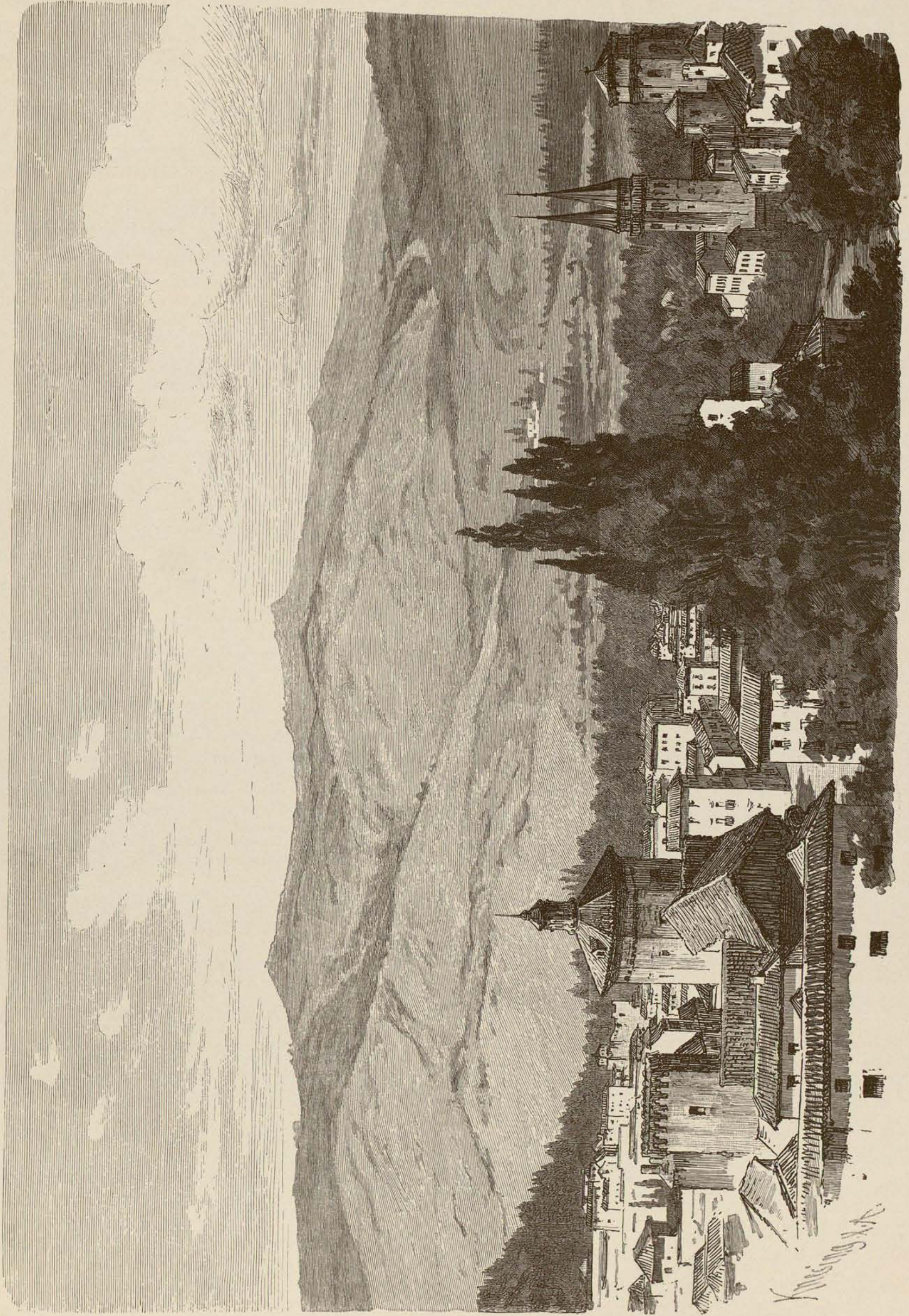
L'air est doux et imprégné des suaves parfums et de la fine poussière des fleurs. C'est à peine si l'on s'aperçoit des changements de saison, et, le démon de la maladie n'osant jamais venir fixer sa résidence en ce lieu de délices, l'homme y vit plus longtemps que partout ailleurs.

La vigne court d'arbre en arbre ainsi qu'en espaliers, et de gros fruits bien lourds pendent de tous côtés autour de la demeure des riches et des pauvres. Le ver à soie file son cocon, le long du mûrier verdoyant; des myriades de papillons et d'insectes jettent de l'animation sur les gazons et sur les fleurs, et le rossignol a élu domicile à perpétuité dans la Véga de Grenade.

Après la mort de Rodrigue, le dernier roi des Goths, qui perdit, dans la bataille de Xérès de la Frontera, la couronne et la vie, le croissant envahit avec une force irrésistible le territoire espagnol. Les Arabes de Syrie se fixèrent dans la vallée du Génil et du Darro, et lui donnèrent le nom de Scham, qui leur rappelait le Havran et les plaines à jamais perdues de Damas et du Liban. Avant tout, ils commencèrent par fonder sur la colline de l'Alcazaba la citadelle de Kisn-er-Romman, le château des Grenades, qui dominait toute la campagne et devait un jour donner son nom à la ville naissante étendue à ses pieds. Mais bientôt, les pauvres enfants de l'Asie, désorientés au milieu de cette Véga exotique, qui ressemblait si fort aux plaines de la mère-patrie et qu'ils appelaient eux-mêmes l'un des quatre paradis terrestres, se sentirent envahir par un indicible mal du pays, le plus affreux de tous les maux.

L'atmosphère est tiède et les gazons sont verts;
 Les rameaux des palmiers se bercent dans les airs;
 Partout on voit fleurir le jasmin, le narcisse;
 Et de rians coteaux que la rose tapisse
 Jettent à tous les vents un parfum séducteur.
 Le Maure à cet aspect sent tressaillir son cœur:
 Il croit revoir encor cette époque immortelle,
 Où ses premiers aïeux poursuivaient la gazelle
 Dans les plaines d'Havran, s'y livraient à l'amour,
 Et, derrière Engaddi, voyaient lever le jour!

La forteresse d'Alcazaba s'agrandit peu-à-peu, jusqu'à ce que la chute du khalifat de Cordoue vint apporter à Grenade l'indépendance politique, et commencer pour elle, dans les fastes de l'histoire universelle, un chapitre spécial. Le Berbère Zawi-Ebn-Zeiri-Ebn-Mounad parvint à s'élever au principat, et, après lui, son successeur Habou-Ebn-Makesen transféra de la ville phénicienne d'Elvire dans la cité de Grenade la résidence de la cour. A dater de ce jour, la nouvelle capitale eut son histoire intimement liée à celle de l'Espagne, et demeura étroitement associée à toutes les vicissitudes de cet État.



VUE DE GRENADE.



Lorsqu'Alphonse VI de Léon eut rendu Cordoue aux chrétiens, les Almoravides accoururent au secours de leurs co-religionnaires, sous la conduite de leur chef Yousouf-Ebn-Taschefin. Le fils de ce dernier battit les giaours, en 1086, à Zalakah, et se fixa désormais en Espagne. Un demi-siècle plus tard, l'empire des Almôravides s'écroula sous les efforts des Almohades, et Grenade tomba entre les mains de gouverneurs particuliers.

Alors que la ruine de la domination musulmane menaçait à bref délai, que Cordoue s'était rendue au roi Saint-Ferdinand et que Valence venait d'être prise par Jacques I^{er} d'Aragon, on vit se lever pour la défense de l'Islam trois guerriers valeureux, originaires de vieilles familles arabes : ils avaient nom Ebn Hud, Ebn Mardenisch et Ebn-el-Ahmar. Ce fut ce dernier, membre de la race des Nasrides, qui remporta la victoire. Depuis longtemps déjà, un astrologue juif avait prédit que l'empire tomberait par le fait d'un certain Ebn-Yousouf. Aussi, un grand nombre d'individus de ce nom furent-ils mis à mort, par ordre du souverain pusillanime qui occupait alors le trône. Le vrai Yousouf cependant, qui n'était autre qu'Ebn-el-Ahmar, put échapper au massacre, parvint à s'emparer du pouvoir, et, devenu maître de l'Espagne mauresque, y fonda la célèbre dynastie des Nasrides. Il est souvent désigné sous le surnom d'El-Ghalib-Billah, c'est-à-dire « le vainqueur avec l'aide d'Allah », et portait sur son écusson royal une devise, qui se retrouve encore sur toutes ses constructions et qui se peut traduire ainsi : « Il n'est point d'autre vainqueur qu'Allah ! »

Vers l'an 1238, ce monarque avait constitué sur les pentes des Alpujarras et de la Sierra un empire, qui tint en échec, pendant plusieurs siècles, la jalousie et la puissance des chrétiens. Sous ce prince, ami du luxe, le commerce de terre et de mer et le bien-être général se développèrent jusqu'à la prospérité ; Grenade vit croître d'une manière colossale sa population et sa superficie bâtie ; l'architecture s'y montra sous les aspects les plus gracieux et les plus riches.

Sur la croupe de la montagne, où s'élevait l'ancienne forteresse, Ebn-el-Ahmar construisit un château royal, un Alcazar sans rival, le célèbre Alhambra. Les dignes successeurs de ce prince prirent à cœur d'agrandir et d'embellir ce palais, en même temps qu'ils couvraient Grenade et tous ses environs d'une foule d'autres édifices considérables, mosquées, villas, bains, écoles publiques, etc. Abou-Hachach (1333 à 1354) construisit notamment la fameuse Salle des Ambassadeurs à l'Alhambra, ainsi que la porte principale du monument, et Ebn-Abdallah-el-Ghani-Billah (1359 à 1391) qui, au point de vue de l'achèvement du palais, occupe la première place après ce prince, peut revendiquer à son actif la construction de la magnifique Cour des Lions.

Pendant fort longtemps, Grenade ne se sentit menacée par aucun ennemi du dehors, et servit de refuge à tout ce qui était grand et beau. Cette situation se maintint jusqu'au jour, où, par son mariage avec Ferdinand d'Aragon, Isabelle de Castille fonda définitivement la monarchie catholique, et mit tout en œuvre pour anéantir le dernier repaire de la domination mauresque. Alors, l'inéluctable destin vint frapper brutalement à la Porte du Jugement, à l'Alhambra. Le royaume de Mahomet se trouva déchiré par les dissensions intestines et les révoltes populaires, par la jalousie et le meurtre, et, seul, le règne de Yousouf II vint encore jeter quelque lueur dans cette période de décadence et de dissolution.

L'avant-dernier roi de Grenade fut Muley-Ebn-Hassan. Son prédécesseur n'avait pu sauver son trône en danger, qu'en concluant avec Henri IV de Castille un traité de paix, aux termes duquel il achetait son indépendance par le paiement d'un tribut annuel et par l'affranchissement de tous les esclaves chrétiens de ses États. La redevance devait être payée à Cordoue. On raconte qu'un jour, Ebn-Hassan, s'étant rendu à cet effet dans cette ville, alors qu'il n'était encore que prince héritier, fut témoin de l'animosité haineuse et de la morgue des Castillans. Lorsqu'à la mort de son père, il monta à son tour sur le trône, il refusa énergiquement de payer

à l'avenir aucun tribut. Il vit arriver, en conséquence, en 1478, sous les murs de Grenade, un ambassadeur espagnol, le chevalier Don Juan de Vera, qui venait, au nom du roi très-catholique, réclamer le paiement du tribut en retard. S'il faut en croire le récit du témoin oculaire Fra Antonio Agapida, Muley-Hassan reçut avec pompe à l'Alhambra l'envoyé du monarque chrétien, mais il ne répondit à sa sommation que par ces paroles altières: «Allez dire à votre maître que les rois de Grenade, qui payaient tribut à la couronne de Castille, sont morts aujourd'hui, et que notre monnaie actuelle ne porte plus pour empreintes que des lames de sabres et des pointes de lances.»

Le roi de Castille comprit que c'était là une déclaration de guerre non équivoque, mais, comme il était alors en lutte avec le Portugal, il dut provisoirement laisser dormir l'affaire. Muley-Hassan profita de ces circonstances pour s'emparer par un coup de main de la forteresse chrétienne de Zahara, qui était un poste-frontière des plus importants, et, après avoir massacré toute la garnison, il emmena triomphalement à Grenade les femmes et les enfants (1481). Les sujets du roi maure tremblèrent de frayeur à la pensée de la revanche qui ne pouvait se faire attendre, et lui prédirent d'une commune voix un châtement du ciel.

Les chrétiens ne tardèrent pas en effet à prendre, comme premières représailles, la forteresse arabe d'Alhama, le Trésor du royaume de Grenade, et trouvèrent dans ses murs des biens et des objets inestimables. Immense fut la douleur que cette perte causa aux Maures. La preuve en est dans la ballade suivante:

Quittant tout-à-coup la Kibla,
Le noble sultan de Grenade,
Le front soucieux, l'air maussade,
L'œil sec, court à Bibarambla.

On lui a dit qu'à l'étranger
Son Alhama vient de se rendre:
Il a réduit la lettre en cendre,
Il a tué le messager.

Monté sur sa jument Pyrrha,
Sans cesse éperonnant sa bête,
Il galope tout d'une traite
Du Zacatin à l'Alhambra.

Arrivé là, sans plus tarder:
«Soldats, dit-il, que chacun s'arme;
«Partout, que l'on sonne l'alarme.
«Plutôt mourir que de céder!»

Et des appels tonitruants
Vinrent déchirer l'atmosphère,
Et dans la Véga tout entière
Firent surgir des combattants.

La nouvelle dans la cité
Eut bientôt fait de se répandre.
Le roi s'empressa de s'y rendre
Panache au vent, sabre au côté.

Soudain, s'offre sur son chemin
Un Alfaqui blanchi par l'âge:
«Crois-tu, lui dit-il au visage,
«Qu'il soit un Dieu, prince inhumain?»

«Tu n'as pas craint d'exterminer
«Les derniers des Abencérages,
«Et de les abreuver d'outrages
«Avant de les assassiner.

«Prince, tu l'as bien mérité.
«Périsset aujourd'hui ton royaume,
«Et que, jusqu'au dernier atôme,
«Périsset avec toi la cité!»

Le roi ne put se maîtriser.
Il s'élança sur le prophète;
D'un coup, il lui trancha la tête
Et la fit sur l'heure exposer.

Et ce fut un concert de pleurs
Dans tous les quartiers de la ville,
Et Grenade n'eut pas de fille
Qui ne gémit sur ces malheurs.

Et dans le deuil de la cité,
Frappé d'une douleur extrême,
On vit le souverain lui-même
Pleurer comme un enfant gâté.

Aucune autre romance mauresque n'est aussi pleine de sentiment et de mélancolie: sous chaque mot, on sent percer les larmes.

Muley-Hassan fit une tentative désespérée pour reconquérir l'antique citadelle, mais ses efforts ne furent pas couronnés de succès. Poursuivi de très-près par les chrétiens, il dut se retirer précipitamment à Grenade, où l'attendaient les malédictions de tous. Une vaste conspiration s'organisa pour lui ravir le trône, et les dissensions qui divisaient sa famille vinrent encore favoriser les plans des conjurés.

Muley-Hassan avait deux sultanes favorites. L'une d'elles, Aixa était une Mauresse, que l'honnêteté de sa vie privée avait fait surnommer La Horra, ou la pure. Lorsqu'elle était encore à la fleur de sa jeunesse, elle donna au roi l'héritier qu'il avait si longtemps désiré, le prince Mohammed Abdallah, dit Boabdil el Chico. L'horoscope de l'enfant ne fut pas favorable, car les astrologes prédirent, entre autres choses, que le trône de Grenade s'écroulerait sous lui pour toujours. A dater de ce jour, Boabdil devint l'objet de l'exécration paternelle, et les innombrables persécutions qu'il eut à souffrir, à la suite de cette funeste prophétie, lui firent attribuer non sans raison le triste surnom d'El Zogoybi, le Malheureux.

La seconde favorite du roi Muley-Hassan, était une esclave chrétienne, Fatime ou Zoroya, c'est-à-dire l'Astre du Jour, fille de Sancho Ximenez de Solis. Cette femme, abusant de l'empire qu'elle exerçait sur l'esprit du monarque déjà débilité par l'âge, employa tous ses efforts à procurer, au profit de son propre fils, la perte de l'enfant bien-aimé de sa rivale. C'est ainsi que Boabdil ne put échapper à un attentat dirigé contre ses jours, qu'en s'enfuyant au loin dans les monts Alpujarras, où il demeura caché, jusqu'à ce qu'ayant reçu les renforts nécessaires, il fût en mesure de retourner braver à Grenade les intrigues de la cour.

Telle était la situation de famille de Muley-Hassan, lorsqu'il revint de sa campagne malheureuse contre les nouveaux possesseurs d'Alhama. Dans ces conditions, il se vit réduit à céder le trône à son fils Boabdil, se retira presque abandonné de tous à Malaga, et, après avoir encore soutenu plus d'une mauvaise querelle, soit contre son enfant, soit contre les chrétiens, il finit par mourir misérablement, ne laissant derrière lui qu'un empire vermoulu.

Demeuré seul en présence de cette situation difficile, Boabdil eut bientôt à défendre sa capitale contre les attaques répétées des giaours, qui, chaque jour, le serraient de plus près. Retranchés dans le camp fortifié de Santa Fé, ils surent tenir le malheureux prince en échec pendant plusieurs années, et le contraignirent finalement, épuisé par les fatigues et les privations d'un si long siège, à remettre aux mains des rois catholiques Ferdinand et Isabelle sa capitale et son empire.

Le 2 janvier 1492, à dix heures du matin, la croix des chrétiens fut triomphalement arborée au sommet de la plus haute tour de l'Alhambra. A l'entrée du pont du Génil, l'infortuné Boabdil vint en personne rendre son épée et les clefs de la ville au monarque chrétien; puis, le cœur brisé, il courut se réfugier au fond des Alpujarras, et, une fois arrivé sur la hauteur, à l'endroit désigné sous le nom de *El ultimo Suspiro del Moro* — *Le dernier Soupir du Maure*, — il se laissa tomber à terre, et versa des larmes amères sur la perte définitive de son royaume. En 1496, il quitta le territoire espagnol, et, vingt-quatre ans après la reddition de Grenade, en 1516, trouva la mort au gué de Bacouba, sur les bords du Guadiswed, dans le pays qu'il avait volontairement choisi pour lieu de son exil. Ainsi périt pour la défense d'un empire étranger, ce prince qui n'avait pas eu le courage de mourir, les armes à la main, en combattant pour le salut de ses propres États.

Vers l'époque de la conquête de Grenade, deux hommes historiques se rencontrèrent dans le camp chrétien: l'un était le fameux cardinal Ximénès; l'autre, qui passait alors pour un mendiant privé de raison, s'appelait Christophe Colomb.

Le premier, nature ardente et fanatique, voulut, aussitôt après la prise de Grenade, convertir de gré ou de force les musulmans au christianisme. A cet effet, il commença par anéantir toutes les bibliothèques et manuscrits arabes. Environ un million et demi de livres et d'ouvrages de ce genre furent de la sorte livrés aux flammes : perte également irréparable pour l'histoire et pour la science, puisque par le fait de cet inexplicable vandalisme, l'œuvre intellectuelle de cinq siècles disparut à jamais.

Alors, commencèrent les persécutions et les conversions par violence, et bientôt le nom même des Maures dut faire place au sobriquet de *Moriscos* ou Maurisques. Pour combler la mesure, l'Inquisition vint à son tour faire son apparition à Grenade, et des excès, trop souvent racontés pour que nous en reprenions ici le lugubre récit, ensanglantèrent l'ancienne résidence royale des khalifes arabes. En dehors des malheureux qui périrent sur le bûcher, beaucoup d'autres furent, sur le conseil de l'archevêque de Valence, transportés dans les mines ou sur les galères du roi, où la mort ne se faisait généralement pas attendre pour eux.

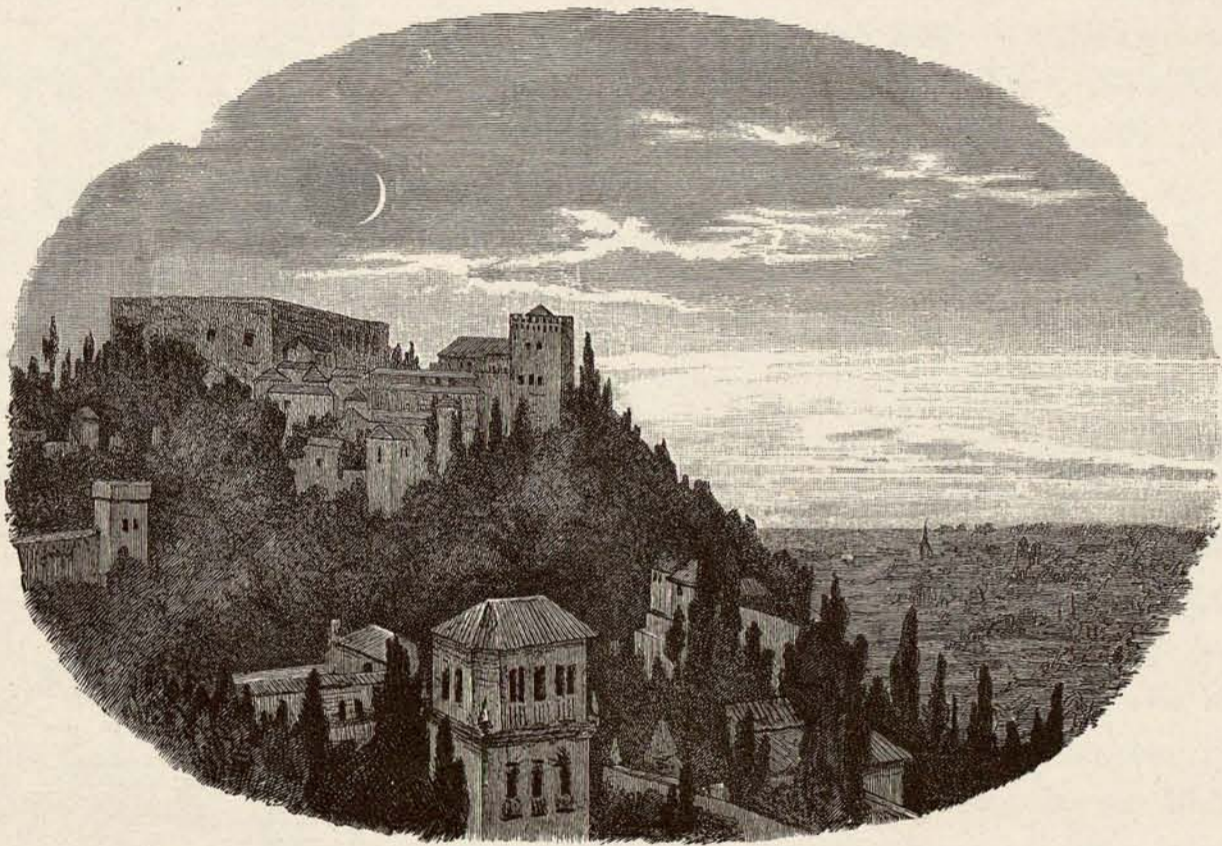
Les villes, les maisons, les champs mêmes, que le décès de ces infortunés fit successivement tomber aux mains de leurs persécuteurs, sont encore là tout imprégnés de l'ineffaçable cachet de ce grand peuple de braves, si misérablement exterminé par la violence. Avec la civilisation arabe et ses derniers champions, disparurent presque subitement la richesse et le bien-être publics. L'Espagne se transforma presque en un vaste désert, si bien qu'aujourd'hui même encore, relativement peu peuplée et singulièrement arriérée en fait d'économie rurale, elle ne parvient qu'à grand'peine à nourrir misérablement ses habitants.

A cette époque de transition, les destinées de l'Espagne se lièrent à jamais aux noms de Ximénès et de Christophe Colomb, le premier, représentant l'effondrement du monde ancien ; le second, symbolisant au contraire la découverte du nouveau continent : heure solennelle entre toutes dans les fastes de l'histoire universelle.



ALHAMBRA

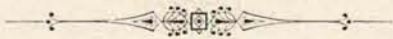
LE CHÂTEAU ROUGE.

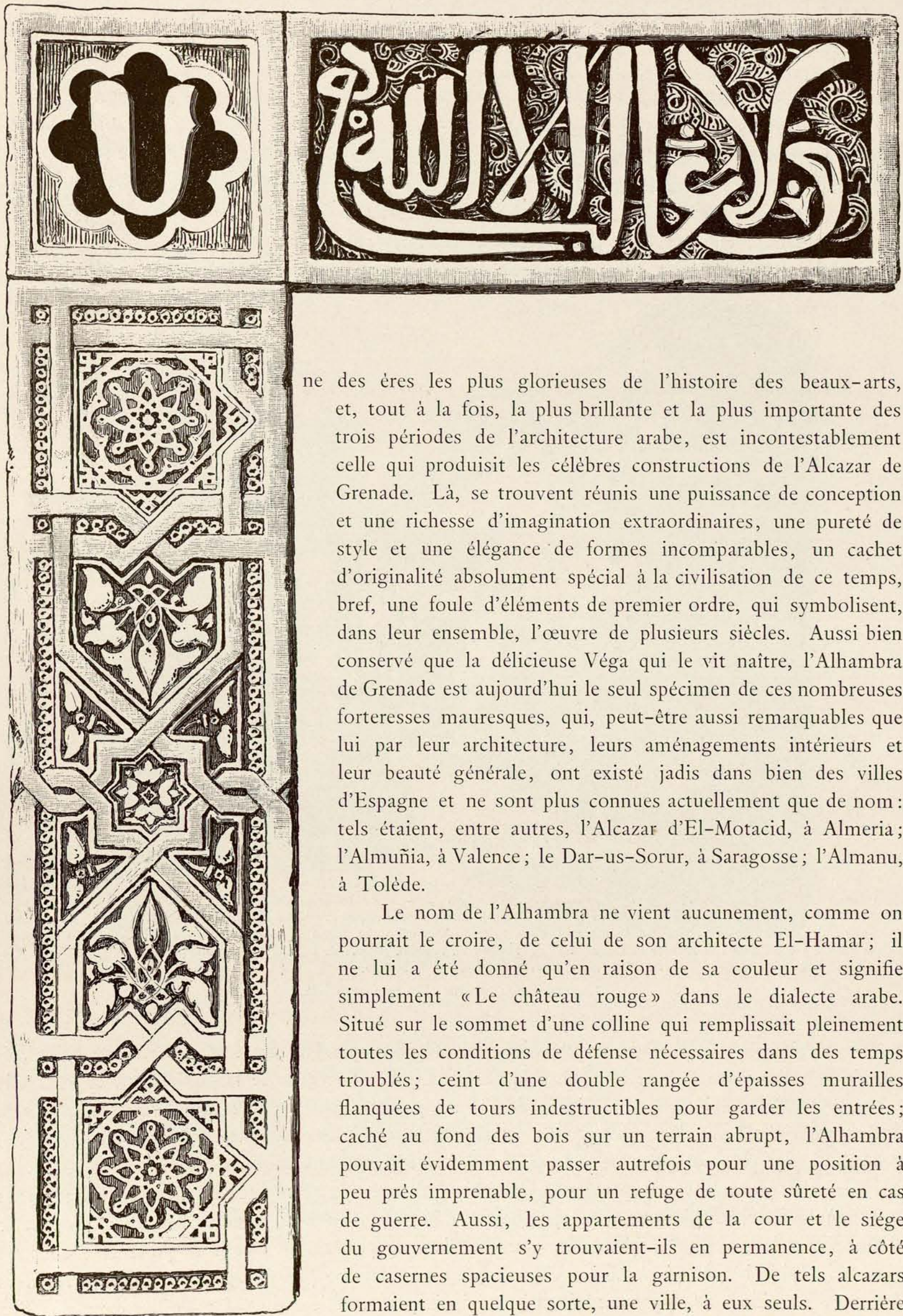


« Que castillos son aquellos ?
Altos son y relucen ! »
« El Alhambra era, Señor,
Y la otra la Mezquita ;
Los otros los Alixares
Labrados a maravilla ! »

« Quelles sont donc ces citadelles,
Qui, dans la nuit, semblent si belles ? »
« L'une, seigneur, c'est l'Alhambra ;
Cette autre, c'est la Mezquita,
Et, tout au fond, ces tours bizarres,
C'est le palais des Alixares ! »

(Don Juan de Castilla.)

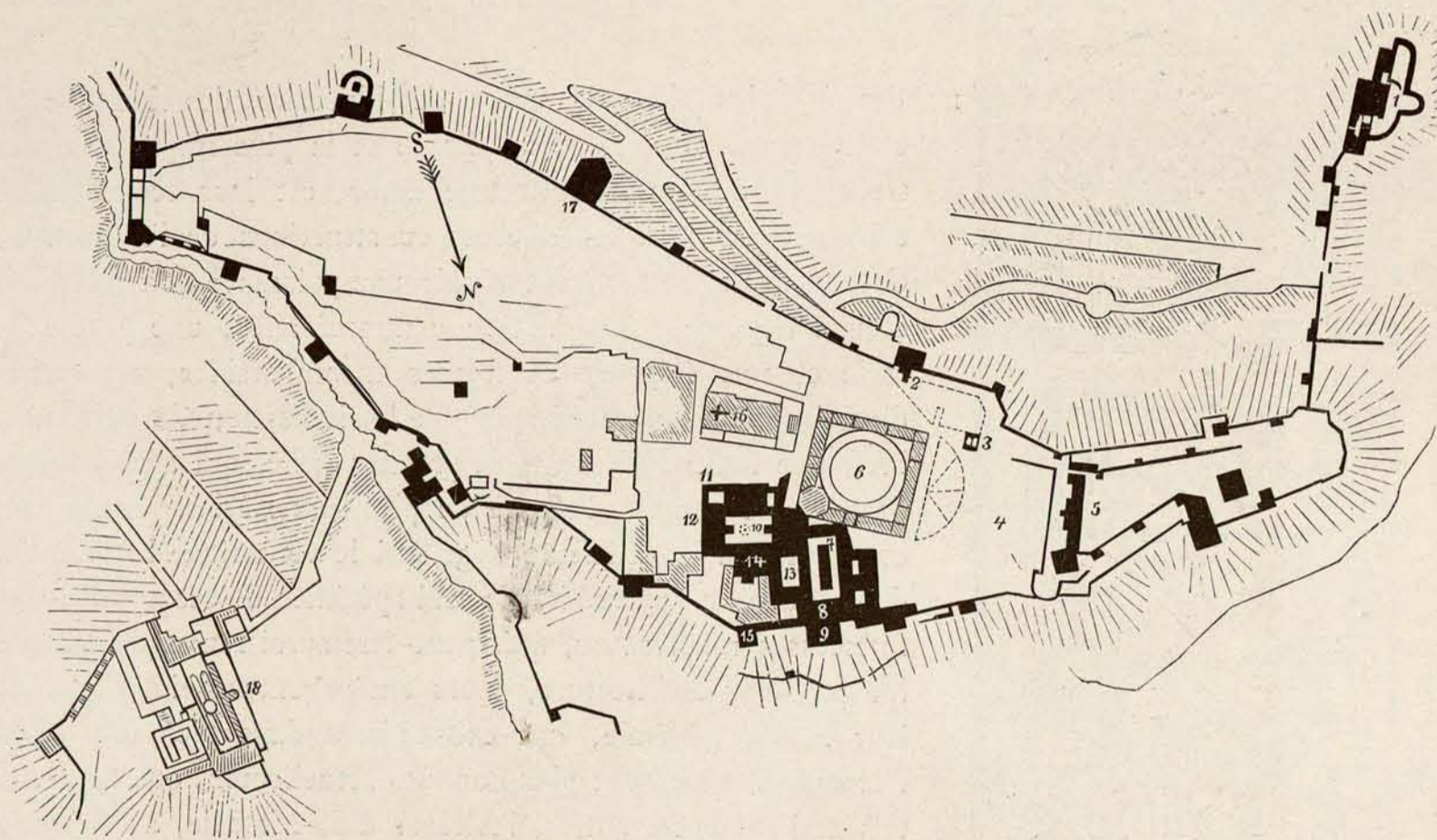




ne des ères les plus glorieuses de l'histoire des beaux-arts, et, tout à la fois, la plus brillante et la plus importante des trois périodes de l'architecture arabe, est incontestablement celle qui produisit les célèbres constructions de l'Alcazar de Grenade. Là, se trouvent réunis une puissance de conception et une richesse d'imagination extraordinaires, une pureté de style et une élégance de formes incomparables, un cachet d'originalité absolument spécial à la civilisation de ce temps, bref, une foule d'éléments de premier ordre, qui symbolisent, dans leur ensemble, l'œuvre de plusieurs siècles. Aussi bien conservé que la délicieuse Véga qui le vit naître, l'Alhambra de Grenade est aujourd'hui le seul spécimen de ces nombreuses forteresses mauresques, qui, peut-être aussi remarquables que lui par leur architecture, leurs aménagements intérieurs et leur beauté générale, ont existé jadis dans bien des villes d'Espagne et ne sont plus connues actuellement que de nom : tels étaient, entre autres, l'Alcazar d'El-Motacid, à Almeria; l'Almuña, à Valence; le Dar-us-Sorur, à Saragosse; l'Almanu, à Tolède.

Le nom de l'Alhambra ne vient aucunement, comme on pourrait le croire, de celui de son architecte El-Hamar; il ne lui a été donné qu'en raison de sa couleur et signifie simplement «Le château rouge» dans le dialecte arabe. Situé sur le sommet d'une colline qui remplissait pleinement toutes les conditions de défense nécessaires dans des temps troublés; ceint d'une double rangée d'épaisses murailles flanquées de tours indestructibles pour garder les entrées; caché au fond des bois sur un terrain abrupt, l'Alhambra pouvait évidemment passer autrefois pour une position à peu près imprenable, pour un refuge de toute sûreté en cas de guerre. Aussi, les appartements de la cour et le siège du gouvernement s'y trouvaient-ils en permanence, à côté de casernes spacieuses pour la garnison. De tels alcazars formaient en quelque sorte, une ville, à eux seuls. Derrière

leurs murailles et leurs tours, on ne se contentait pas de réserver, pour le prince régnant et pour les membres de sa famille, des appartements rehaussés de tout l'éclat des cours les plus somptueuses; on ne trouvait pas suffisant de loger dans la même enceinte les courtisans et la garde royale; on y construisait encore des mosquées pour la satisfaction des besoins religieux des croyants; on y abritait les ministères et les arsenaux, les tribunaux et les salles de réception des ambassadeurs, des cours immenses et des jardins splendides. Tout cela exigeait naturellement des terrains d'une étendue colossale, et devait même, par suite du fractionnement inévitable des forces militaires, entraver dans une certaine mesure les soins de la défense, mais cela répondait, en revanche, au plus haut point à l'amour des Orientaux pour le luxe et la magnificence.



PLAN DE LA FORTERESSE DE L'ALHAMBRA.

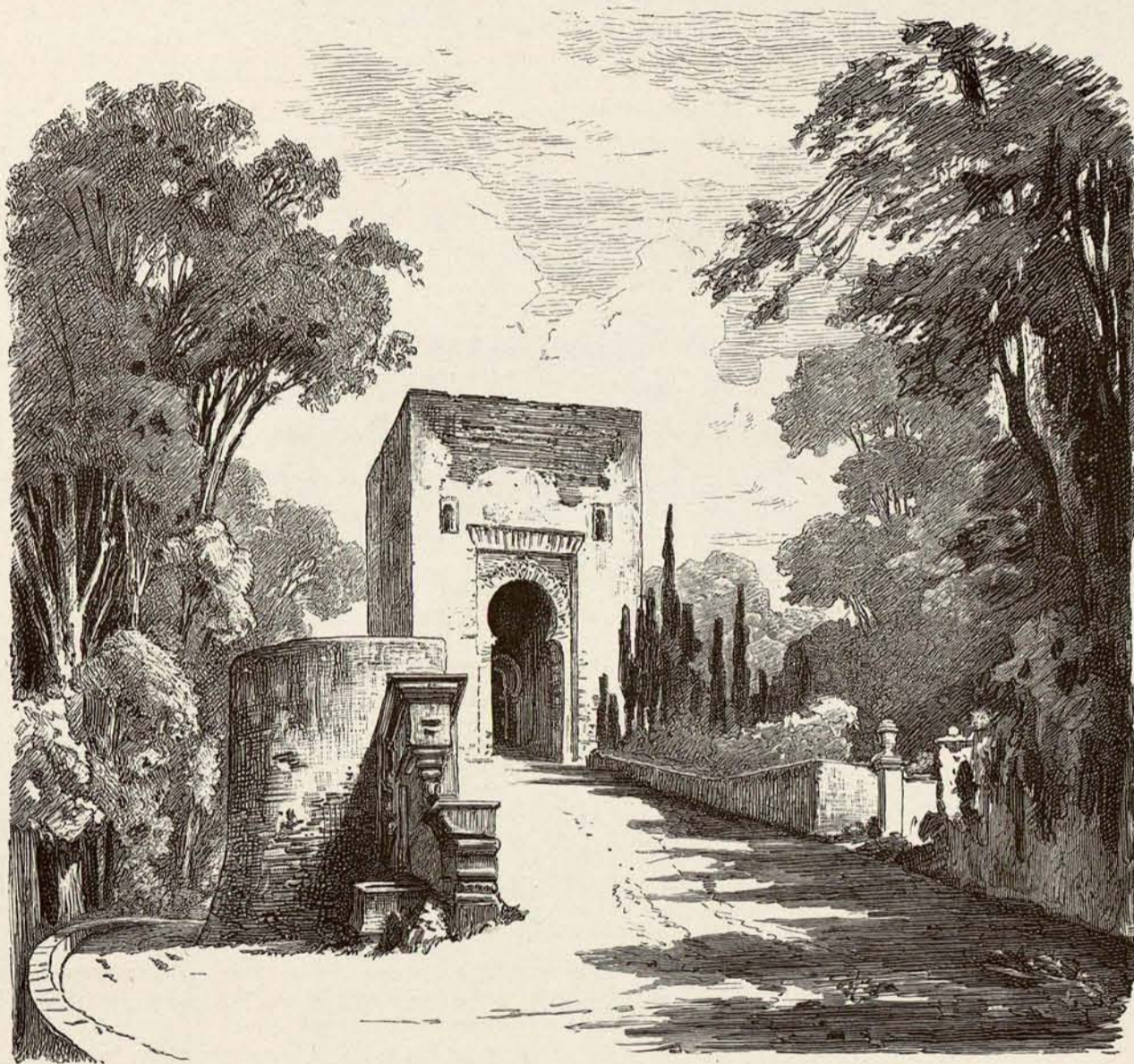
1 Les Tours Vermeilles (Torres Bermejas). — 2. Porte du Jugement (Bab-es-Cheria). — 3. Porte du Vin (Puerta del Vino). — 4. Place des Citernes (Plaza de los Algibes). — 5. L'Alcazaba et la Tour de la Vela. — 6. Le Palais de Charles-Quint. — 7. Cour des Myrtes (Sahat-ar-Rajahim). — 8. Salle de la Bénédiction (Antesala de la Barca). — 9. Tour des Ambassadeurs (Torre de Embajadores). — 10. Cour des Lions (Sbah-el-Assad). — 11. La Rauda et la Salle des Abencérages. — 12. Salle du Tribunal. — 13. Salles de bains et chambres à coucher (Baños y Camas). — 14. Salle des Deux Sœurs et Mirador de Lindaraja. — 15. Mirador de la Reina (Balcon de la Reine). — 16. Mosquée (La Mezquita). — 17. Tour des Têtes (Torre de las Cabezas). — 18. Le Généralife avec les Cyprès de la Sultane.

LÉGENDE EXPLICATIVE DU PLAN DE L'ALHAMBRA.

La situation de l'Alhambra est d'une beauté incomparable. La forteresse même ne se voit pas de la ville, parce qu'une impénétrable forêt d'ormes couvre toute la colline, sur laquelle elle se trouve. C'est seulement en arrivant devant ses portes et ses murailles que l'on se rend compte de l'immensité de ses dimensions, tant en superficie qu'en circonférence. Pour jouir d'une vue générale à peu près complète de ses constructions et de son entourage, c'est encore sur la terrasse du Généralife dans le vieux quartier del Hajarix qu'on est le mieux placé: c'est en revanche du côté, où la forteresse domine à pic la gorge du Darro, c'est-à-dire sur le versant opposé de la colline, que les murs d'enceinte, les tours et les perspectives de détail se présentent sous les dehors les plus hardis. Toutefois, de même qu'on s'étonne parfois de trouver des perles fines dans une coquille sans apparence, de même ici, l'aspect extérieur de ces murailles couvertes d'un

revêtement de briques entremêlé de pisé, ne fait guère pressentir toutes les merveilles accumulées à l'intérieur.

Ici, nous ne rencontrons ni l'inflexible ligne géométrique des monuments et des palais de pur style de l'antiquité grecque, ni la symétrie de nos propres édifices gothiques ou Renaissance. Ce qui domine ici, c'est un sensualisme raffiné, une coquetterie aimable, nous pourrions presque dire une représentation matérielle des caprices et des tendances voluptueuses de l'homme : autant de traits caractéristiques de ce peuple arabe, qui comptait fixer à jamais sa résidence en ce lieu.



MONTÉE DE L'ALHAMBRA PAR LA PORTE DU JUGEMENT.

On ne trouve, dans cette forteresse mauresque, ni grandes pièces aux plafonds élevés, ni coupoles avec de longues fenêtres et des piliers qui semblent vouloir atteindre jusqu'au ciel, ni salles majestueuses avec des voûtes et des arcs pleins de hardiesse, ni façades colossales. Bien loin de là, ici tout est petit, bas et coquet. L'Alcazar ressemble à une cassette à bijoux, dans laquelle seraient venus prendre place des centaines de salons délicieux et de charmants petits coins et recoins, jetés là, presque en dehors de tout plan préconçu, par le caprice ou le goût de quelque enchanteur.

Il ne semble même pas que l'amour de leurs aises au sein de leur intérieur et le désir de se protéger contre les intempéries des saisons aient préoccupé d'une manière sérieuse les constructeurs de cet alcazar royal, car il est évident que, sous la froidure glaciale des vents d'automne, il devait être bien difficile de séjourner dans la Cour des Lions ou de dormir dans